



Liberté, vérité, pauvreté: Bernardin de Saint-Pierre chez D'Alembert et Mlle de Lespinasse ”

Irène Passeron

► To cite this version:

Irène Passeron. Liberté, vérité, pauvreté: Bernardin de Saint-Pierre chez D'Alembert et Mlle de Lespinasse ”. Les écrit et les hommes des Lumières à l'Empire., Presses Universitaires de Rouen et du Havre, pp.0, 2009, Presses Universitaires de Rouen et du Havre. hal-00361464

HAL Id: hal-00361464

<https://hal.science/hal-00361464>

Submitted on 21 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Baptiste Massillon [...] eut pour pere un citoyen pauvre de cette petite ville. L'obscurité de sa naissance, qui relève tant l'éclat de son mérite personnel, doit être le premier trait de son Eloge ; & l'on peut dire de lui comme de cet illustre Romain qui ne devoit rien à ses aïeux ; *Videtur ex se natus, il n'a été fils que de lui même*. Mais non-seulement son humble origine honore infiniment sa personne, elle honore encore plus le Gouvernement éclairé, qui en l'allant chercher au milieu du peuple pour le placer à la tête d'un des plus grands Diocèses du Royaume, a bravé le préjugé assez commun même de nos jours, que la Providence n'a pas destiné aux grandes places le génie qu'elle a fait naître aux derniers rangs.

D'Alembert, « Eloge de Massillon », *Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie française*, 1779

Liberté, vérité, pauvreté : Bernardin de Saint-Pierre chez D'Alembert et Mlle de Lespinasse

I. Charité : « Mangez-en, vous êtes bon et doux »

De 1772 à 1775 au moins, Bernardin de Saint-Pierre fréquente le salon de Mlle de Lespinasse. Mieux même, les maîtres du lieu, le très géomètre D'Alembert et la très spirituelle Julie le prennent sous leur protection, et l'arrivée au ministère de leur ami Turgot aidant, cherchent à le placer à un poste qui assurerait sa subsistance, tout en étant conforme à ses goûts.

Quelles affinités pouvaient donc rapprocher le peintre exalté d'une Nature nouvelle que l'on voit percer à travers les pages du *Voyage à l'Ile de France*¹ et le philosophe géomètre auquel certains reprochaient le « ton lourd et pénible de la vérité »², tandis que d'autres n'auraient pour rien manqué l'ironie mordante d'un de ses discours à l'Académie française ?

¹ « Adieu, terres bouleversées de l'Afrique, adieu, nègres infortunés, adieu, roches battues par les tempêtes, îles sauvages habitées par les oiseaux marins criards, adieu, vents éternels des tropiques, horizons sans bornes, vastes mers, adieu, adieu, je suis au rivage ! », Lettre XXVII, partie omise dans le *Voyage à l'Ile de France*, citée par M. Souriau, *Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1905 (abrégé par la suite en « Souriau »), p. 146. Pour une mise en perspective nouvelle de la vie et des œuvres de Saint-Pierre, voir *Bernardin de Saint-Pierre. A Life of Culture*, Malcolm Cook, Legenda, 2006, (abrégé en M. Cook, *BSP*), en particulier le chapitre 4, « Building for the Future », p. 44-67.

² abbé A. Sabatier de Castres dans *Les trois siècles de la littérature française ou Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier jusqu'en 1773*, [anonyme], 1774, cité par N.-L.-M. Des Essarts dans *Les siècles littéraires de la France*, 1800, t. 1, p. 23. Il est difficile de savoir à quels textes s'appliquaient ce qualificatif, mais il est certain que la « métaphysique raisonnable » que prônait D'Alembert, ne devait pas lui attirer la sympathie de ceux dont il critiquait ainsi ouvertement la méthode de description de la Nature : « La Métaphysique raisonnable ne peut consister, comme la Physique expérimentale, qu'à rassembler avec soin tous ces faits, à les réduire en un corps, à expliquer les uns par les autres, en distinguant ceux qui doivent tenir le premier rang & servir comme de base » (*Discours préliminaire, Enc. I*, p. xxvii, dans le paragraphe sur Locke) « Le génie des philosophes, en cela peu différent de celui des autres hommes, les porte à ne chercher d'abord ni uniformité ni loi dans les phénomènes qu'ils observent; commencent-ils à y remarquer, ou même à y soupçonner quelque marche régulière, ils imaginent aussitôt la plus parfaite & la plus simple; bientôt une observation plus suivie les détrompe, & souvent même les ramène à leur premier avis avec assez de précipitation, & comme par une espèce de dépit; enfin une étude longue, assidue, dégagée de prévention & de système, les remet dans les limites du vrai, & leur apprend que pour l'ordinaire la loi des phénomènes n'est ni assez composée pour être aperçue tout d'un coup, ni aussi simple qu'on pourroit le penser; que chaque effet venant presque toujours du concours de plusieurs causes, la manière d'agir de chacune est simple, mais que le résultat de leur action réunie est compliqué, quoique régulier, & que tout se réduit à décomposer ce résultat pour en démêler les différentes parties. » (*Enc.*, « Figure de la Terre », VI, p. 750), méthodologie qui ne sera pas celle utilisée par Saint-Pierre.

Est-ce la pauvreté, la quête d'une liberté d'écrivain, ou encore des intérêts littéraires qui amenaient dans ce salon le « chevalier de Saint-Pierre », sous une figure de « pauvre diable »³ en quête de reconnaissance ? Ne se représente-t-il pas lui-même en homme de lettres malheureux, malheureux de son sort et malheureux de la forme d'attention qu'on lui consent, lorsqu'il raconte que se réfugiant « chez D'Alembert » après une entrevue orageuse avec son libraire, on le console de ses déboires financiers avec l'éditeur du *Voyage à l'Ile de France* en lui proposant de sucer des bonbons : « Mangez-en, vous êtes bon et doux »⁴ ?

Pourquoi D'Alembert s'intéressait-il au sort de Bernardin, et comment cet intérêt participait-il de sa représentation de l'homme de lettres ? De l'*Essai sur les gens de lettres* paru en 1753 dans ses *Mélanges* à la rédaction des nombreux éloges qui ne paraîtront pas tous dans les *Eloges lus* de 1779, D'Alembert a en effet construit un topos de la dignité de l'homme de lettres et construit les représentations de son autonomie, que l'on retrouve, parfois de façon inattendue, dans de très nombreux éloges, et qui peuvent parfaitement s'appliquer au cas « Bernardin » dans le paysage des protégés de l'encyclopédiste-académicien : « mais l'essentiel pour le bonheur n'est pas toujours d'être libre, c'est de porter des chaînes agréables, & surtout des chaînes qu'on ait prises dans cette espérance » (note sur l'éloge de M. de Moncrif⁵).

Est-ce un « adoucissement » de la prise de position radicale de l'*Essai sur les gens de lettres*, à une époque où D'Alembert n'était pas encore secrétaire perpétuel de l'Académie française, et pas même un des quarante ? On se souvient que D'Alembert écrivait : « Les Romains disoient ; *du pain & des spectacles* : qu'il seroit à desirer que tous les Gens de Lettres eussent le courage de dire : *du pain & de la liberté* ! Je parle de liberté non-seulement dans leurs personnes, mais aussi dans leurs écrits ; je ne la confonds pas avec cette licence condamnable qui attaque ce qu'elle devoit respecter : le vrai courage est celui qui combat les ridicules & les vices, ménage les personnes, & obéit aux lois. LIBERTE, VERITE & PAUVRETE, (car quand on craint cette dernière, on est bien loin des deux autres) voilà trois mots que les Gens de Lettres devraient toujours avoir devant les yeux, comme les souverains celui de POSTERITE. », pour ajouter aussitôt : « Quand je dis que la pauvreté doit être un des mots de la devise des Gens de Lettres, je ne prétends pas qu'ils soient obligés d'être indigents, comme ils le sont d'être vrais & libres, & que la pauvreté doive être un attribut essentiel de leur état ; je dis seulement qu'ils ne doivent pas la redouter. Il seroit même injuste de leur interdire les richesses. Et pourquoi un homme de Lettres n'auroit-il pas le même droit à l'opulence, que tant d'hommes inutiles ou nuisibles à la patrie, dont le luxe scandaleux insulte à la misère publique ! Mais si un homme de lettres ambitionne la fortune, dit avec raison un de nos plus illustres Ecrivains, il doit la faire soi-même. »⁶

Comment D'Alembert mettait-il en application cette morale, et plus précisément même, dans le cas de Bernardin de Saint-Pierre, quelle pratique de la bienfaisance donnait-il à voir ?

³ Pour les différentes figures du « pauvre diable » et l'évolution des représentations de l'homme de lettres au XVIIIe siècle, voir *Le Pauvre Diable. Destins de l'homme de lettres au XVIIIe siècle*, H. Duranton éd., Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006, en particulier les introductions d'H. Duranton, D. Roche et J.-C. Bonnet.

Bibliothèque municipale Armand Salacrou, Le Havre, Fonds Bernardin de Saint-Pierre (référence abrégée par la suite en BM Havre), dossier cx, 42 ou fiche 125, image 014 sur le site : <http://www.projects.ex.ac.uk/bsp/frameset.htm>.

Je remercie Malcolm Cook et Simon Davies de m'avoir permis d'accéder à ce très beau fonds par voie électronique, en m'indiquant le mode d'emploi des références.

⁵ Eloge de François-Augustin Paradis de Moncrif, *Histoire des membres de l'Académie française depuis 1700 jusqu'en 1771 pour servir de suite aux Eloges imprimés et lus dans les séances publiques de cette compagnie*, note (b), vol. VI, 1786, p. 311. Le texte de l'éloge porte une note (2) : « On [D'Alembert] écrivoit ceci en 1773 », c'est-à-dire précisément dans la période qui nous intéresse ici. Cet éloge fait partie de ceux qui n'ont pas été lus à l'Académie française et qui ont été publiés de façon posthume par Condorcet.

⁶ « Essai sur la société des Gens de Lettres et des Grands », *Mélanges*, 2^{ème} éd., 1759, t. I, p. 399-400.

Le corpus à notre disposition pour cette étude étant bien lacunaire, et bien mal connu, nous donnons la description des sources et le texte de toutes les lettres actuellement connues⁷.

II. Pauvreté : la correspondance entre D'Alembert et Saint-Pierre, du *Voyage à l'Île de France* à l'arrivée de Turgot au ministère.

II. a. Nous connaissons l'existence matérielle de sept lettres⁸ à Bernardin de Saint-Pierre, dont il est clair qu'elles ne sont que des fragments d'un échange plus intense. La plupart ne sont pas datées, comme beaucoup de lettres non officielles de D'Alembert. Pour plus de facilité d'usage et de lecture, nous en donnons ici le texte intégral et nous les numérotions dans l'ordre des dates que nous avons restituées. Nous avons indiqué les éléments qui nous permettent de dater chaque lettre avec une relative précision et d'inscrire cet échange dans le contexte des situations des protagonistes juste avant et pendant le ministère Turgot.

Rappelons que le 9 avril 1772, D'Alembert devient secrétaire perpétuel de l'Académie française, et qu'à partir de cette date, protégés et solliciteurs deviennent plus nombreux, accroissement amplifié par l'arrivée de Turgot aux rênes du pouvoir, le 26 août 1774⁹.

Deux événements personnels sont à retenir pour la première moitié de 1773. L'un est une mésaventure d'écrivain, qui n'a de sens que parce qu'« écrivain-auteur »¹⁰ il y a. Bernardin de Saint-Pierre décrit ainsi la soirée du lundi 15 février 1773 « chez M. d'Alembert »¹¹ :

M. le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, ayant dit chez M. d'Alembert que le *Voyage à l'Île de France* étoit d'un homme honnête et sensible, mais ayant en même temps désapprouvé fortement une partie de cet ouvrage, le système qui est à la fin, on l'avertit que l'auteur, M. de Saint-Pierre, étoit présent. Sur quoi M. le comte de Creutz se retira très déconcerté. L'auteur lui écrivit le lendemain la lettre suivante ...

L'autre événement est plus politique, puisque le 8 mars 1773, Condorcet est nommé adjoint au secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences¹². Toutes sortes de sollicitations pouvaient transiter par ce poste-clé de la « République des sciences », ainsi celle de Marguerie, enseigne de vaisseau fort entreprenant, connaissance de Saint-Pierre que nous retrouverons un peu plus loin et qui écrivait à D'Alembert le 20 mars pour négocier une entrée à l'Académie des sciences par la petite porte :

J'ai eu l'honneur de voir plusieurs de vos confrères que je crois bien disposés pour moy. M. de Montigny me proposera ainsi que M. de Vaucanson qui m'a dit qu'il feroit tout ce que vous lui direz. Je vous prie de rapeller à M. le mqs de Condorcet qu'il doit en parler à M. le Roy que je n'ai pas trouvé chez lui. M. de Trudaine ne m'a du tout point paru éloigné

⁷ Le corpus épistolaire est celui de D'Alembert, Mlle de Lespinasse, Condorcet et Turgot. D'autres informations complémentaires sur les soutiens de Saint-Pierre sont apportées par la correspondance avec Hennin et Mesnard, voir M. Cook, *BSP*. Cette correspondance, éditée par une équipe dirigée par Malcom Cook, sera publiée en ligne par la Voltaire Foundation. Nous renvoyons aux articles de ce volume pour la richesse et l'intérêt de ces deux correspondances.

⁸ Pour plus de détail sur les références de chacune de ces lettres, voir l'*Inventaire raisonné de la correspondance de D'Alembert*, Irène Passeron, avec la collaboration d'Anne-Marie Chouillet et de Jean-Daniel Candaux, *Œuvres complètes de D'Alembert*, série V, volume 1, CNRS Editions, [à paraître 2008]

⁹ date à laquelle Anne-Robert-Jacques Turgot, ami proche de D'Alembert, de Julie de Lespinasse et plus encore de Condorcet, devient Ministre d'état. Nous utiliserons dans la suite la *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot 1770-1779*, Charles Henry éd., Slatkine Reprints, Genève, 1970 sous l'abréviation *Corr. Condorcet-Turgot*.

¹⁰ au sens d'Alain Viala, en 1773, l'écrivain est né, même si sa représentation est en constante reconfiguration (*Naissance d'un écrivain*, Minuit, Paris, 1975)

¹¹ BM Havre, dossier CLVIII, 28, cité par Souriau, p. 150. Bernardin de Saint-Pierre dit qu'il se rend chez M. D'Alembert et non dans le salon de Julie de Lespinasse, comme il sera d'usage de dire à partir du XIX^eme siècle.

¹² Pour la difficile promotion de Condorcet au poste de secrétaire perpétuel en titre, voir l'article de Keith M. Baker, « Les débuts de Condorcet au secrétariat de l'Académie des sciences », *Revue d'Histoire des sciences*, 1967, p. 229-280.

de solliciter auprès de M. le Duc de la Vrillière la place d'adjoint surnuméraire ; M. le mqs de Condorcet pourroit peut être y disposer M. de Chouzy. Je commence à espérer que si je suis assez heureux pour mériter la continuation de l'intérêt de personnes aussi considérées que vous l'êtes, vous acheverez tous les deux [D'Alembert et Condorcet] un ouvrage que vous avez commencé, et auquel les obstacles que j'y voyois, ne me permettoient pas même de penser

Si nous ne pouvons pas dater précisément le début des relations entre Bernardin de Saint-Pierre et le cercle des proches de D'Alembert, il est nécessairement postérieur à son retour en France et même à son arrivée à Paris, le 9 juin 1771.

Il est donc important ici de tordre le cou définitivement aux erreurs d'attribution et de datation qui ont leur origine dans une vente Charavay de la première moitié du XIX^e siècle. Cette vente proposait, sans autre précision, un lot de trois lettres de D'Alembert à Bernardin de Saint-Pierre, « entre 1771 et 1778 »¹³. Ce sont manifestement ces trois lettres que publie *Le cabinet historique*¹⁴ en 1859, comme lettres de D'Alembert au chevalier de Saint-Pierre, publication non dénuée d'intention polémique : « la troisième des lettres qu'on va lire ici nous semble même de nature à entamer l'honnêteté littéraire, incontestée jusques ici, du philosophe d'Alembert. On y trouve un de ces petits procédés assez honteux, dont use la camaraderie littéraire pour soutenir les siens. Voltaire ne dédaignait pas d'y recourir ; il paroît que l'école en faisoit un moyen ». Ce chapeau anti-philosophique a manifestement troublé l'esprit de l'éditeur, ou au moins ses notes. En effet, la première de ces lettres est imprimée comme portant l'adresse « chez M. de Marguerie, chevalier de Saint-Louis, en sa terre des Loges, près Livarot, par Lizieux » avec une date « à Paris, ce 13 juin 1771 ». L'examen du contenu montre qu'il faut très probablement distinguer la lettre rédigée le 13 juin à un proche du « ténébreux scotisco-spinosiste », c'est-à-dire Dom Deschamps, obligé de Marquis de Voyer¹⁵ (« votre digne mécène »), de l'adresse accolée, qui serait l'adresse de la deuxième lettre, quant à elle bien écrite à Bernardin de Saint-Pierre, datée du 30 mars 1775, et que nous retrouverons plus loin. La première lettre me semble devoir être destinée à Thibault de Longecour¹⁶ et la troisième, datée du 23 avril 1778, à Pierre Rousseau, rédacteur du *Journal Encyclopédique*¹⁷.

En 1773, Bernardin de Saint-Pierre, pauvre, peu aimable, bien que fort aimé¹⁸, et en tous cas loin d'être un écrivain à succès, fréquentait déjà le « salon » de Julie de Lespinasse, puisque la première lettre qui nous est parvenue n'est manifestement pas la première écrite :

¹³ John Pappas dans son *Inventaire de la correspondance de d'Alembert*, SVEC 245, 1986, p. 131-276, qui avait le grand mérite d'intégrer des lettres connues par catalogues de vente, avait ainsi retenu, sur la foi de ce catalogue Charavay, une lettre de Saint-Pierre en [1771] et une autre en [1778].

¹⁴ *Le Cabinet historique*, sous la direction de Louis Paris, tome quatrième, Paris, 1859, « Trois lettres de D'Alembert », p. 120-122.

¹⁵ ce marquis de Voyer est un d'Argenson à ne pas confondre avec ses ministres de père et d'oncle ni surtout avec son cousin germain, le Paulmy d'Argenson, créateur de la bibliothèque dite aujourd'hui de l'Arsenal. Le protecteur de Dom Deschamps est Marc-René de Voyer d'Argenson, marquis de Voyer, (1722-1782), fils de Marc-Pierre d'Argenson. Il n'a jamais été ministre et fut gouverneur militaire du Poitou puis directeur général des Haras royaux.

¹⁶ Adrien Thibault, dit de Longecour ou Longecourt, à partir de son mariage en octobre 1773, secrétaire de Marc-René de Voyer d'Argenson puis commissaire des guerres et trésorier de la marine. D'Alembert a joué un rôle dans cette nomination puisqu'il lui écrit le 10 juin 1775 que ce n'est pas « ses faibles sollicitations » mais à ses propres mérites que Thibault doit son bonheur professionnel. Pour plus d'informations sur la carrière de Thibault, voir la *Correspondance générale* de Léger-Marie Deschamps éd. Bernard Delhaume, Paris, 2006.

¹⁷ la liste des correspondants de D'Alembert peut être consultée sur le site des Œuvres complètes de D'Alembert :

<http://dalembert.univ-lyon1.fr>

¹⁸ Pour une présentation de quelques unes des femmes qu'il séduisit et des protecteurs qu'il se fit, voir les autres contributions de ce volume.

II. b. 1^{ère} lettre : [19 ou 26 octobre 1773], lettre écrite à « Paris, ce mardi à midi », publiée au XIX^e siècle¹⁹ et dont le manuscrit est passé en vente²⁰.

Mademoiselle de Lespinasse est dans son lit, monsieur, avec la fièvre double tierce, depuis huit jours c'est une rechute. Elle a lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt et un sensible regret de voir que votre situation n'est pas plus heureuse. *Elle ne peut comprendre quelles sont les personnes de sa société qui ont pu désapprouver la modération de votre conduite à l'égard de votre libraire* (1). En tous cas, ce jugement n'était pas fait pour vous troubler et pour arrêter un moment votre pensée, car il est bien absurde, et il y aurait bien peu de mérite et de force à tuer un insolent qui vous a manqué de parole ; au lieu de cela, il y a beaucoup de sagesse et d'honnêteté dans votre conduite. Pour moi, je ne saurais vous dire le regret mortel que j'ai de vous avoir proposé cet homme là. Je suis affligé de ce que nous allons vous perdre, mais je vois en même temps que *votre mauvaise fortune doit vous laisser*(2). Si vous vouliez, monsieur, entrer dans le service de Sardaigne, le roi va faire de grands changements dans les troupes, et sûrement il accueillerait bien un officier français. Dans ce cas, je connais deux personnes qui pourraient vous donner des recommandations : si c'était en Russie, vous y connaissez beaucoup de gens, mais il y a le frère de M. Carbon qui est dans l'artillerie, et à la tête d'un corps qu'on appelle les cadets : il pourrait peut-être vous être utile. Il n'est pas dans ce moment à Paris, ainsi que M. de Carbon, mais *ils seront tous ici après Fontainebleau* (3). A l'égard du service d'Espagne, M. de Mora n'est pas dans ce moment-ci en mesure de vous obliger, parce qu'il est dans l'impossibilité de s'occuper d'autre chose que de *madame sa mère qui se meurt, depuis trois mois, de la poitrine*(4). Lui-même est dans un état de santé qui ne lui permet guère de mettre de la suite à rien. Cependant si vous préféreriez le service d'Espagne, si c'est celui où vous vous promettez le plus d'avantage, je connais quelqu'un ici qui peut-être serait à portée de vous obliger, mais qui est aussi à Fontainebleau. Ce serait bien mal juger de mademoiselle de Lespinasse, monsieur, que de croire qu'elle vous eût fait un tort de votre mélancolie. Elle l'a intéressée et elle ne vous a jamais vu sans sentir s'augmenter en elle le desir de pouvoir vous obliger, par elle ou par ses amis. Quant à moi, monsieur, je me suis affligé souvent de mon impuissance et de mon peu de moyens, et je ne désirerais rien tant que de trouver les occasions de vous prouver l'estime distinguée et l'attachement sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur. D'Alembert

(1) : ici, ce sont les manuscrits de Bernardin de Saint-Pierre conservés au Havre qui nous permettent de placer cette lettre à l'automne 1773 : Bernardin y raconte ses démêlés avec Merlin, le libraire proposé par D'Alembert, et comment Merlin, « de mauvaise foi », refuse de lui verser la somme convenue pour l'édition du *Voyage à l'Ile de France*, piètre succès malgré le soutien des encyclopédistes. Or on sait que Merlin est condamné à lui verser les six cents livres dues le 9 juillet 1773²¹. C'est probablement au terme de ce jugement que se place l'incident raconté par Bernardin :

« le terme étant arrivé, je fus chez lui [Merlin], cet homme se prit à prendre un mauvais ton ce qui m'obligea de lui dire qu'il étoit un malhonnête homme de manquer à ses engagements, alors il employa une injure très grossière et mon premier mouvement fut de le maltraiter [balafrer], je tirai mon épée : sur quoi s'étant enfui, le second fut de le mépriser, m'attendant bien que les loix me feroient justice, je sortis content de ma modération, de m'être contenu devant un homme qui cherchoit à être maltraité pour faire quitte. Je revins chez dalembert et lui racontai l'histoire de mon libraire, il y avoit trois personnes. Il me sembla que cette affaire qui me sembloit mériter quelques éloges vu la violence que m'étois faite, ne paroissoit qu'un excès de bonté, il n'y eut que l'abbé amauld qui la prit loyalement, Mr. de condorcet se tut, Mlle despinasse m'offrit des bonbons et me disant vous valez mieux que nous, mangez-en vous êtes bon et doux. »²²

La suite du récit montre que Bernardin s'est profondément senti blessé, se plaignant à D'Alembert (la lettre nous manque) « qu'on blamoit dans la société les vertus qu'on admiroit au théâtre », D'Alembert le reconfortant en lui mandant « qu'[il étoit] très louable de *ne l'avoir pas tué* ».

(2) : la mauvaise fortune invoquée ici pourrait bien être l'impossibilité d'obtenir un poste à l'Ecole royale militaire, malgré ses bons rapports avec la famille Kéralio et la promesse du secrétaire d'état à la guerre, le marquis de Monteynard. Or cette déception est très exactement

¹⁹ cette lettre est connue par la publication par L. Aimé-Martin en 1840 dans les *Œuvres posthumes de Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre*, p. 615, reprise par Eugène Asse dans les *Lettres de Mlle de Lespinasse*, Paris, 1876, rééd. 1903, p. 320-321, avec la même datation erronée, 1772.

²⁰ le catalogue de vente, dont l'extrait est reproduit par Charles Henry dans *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse*, Paris, 1887, restitue la date de 1773, que nous pensons trop tardive.

²¹ BM Havre, dossier 151a, f. 26, fiche 285, image 015 : copie du jugement.

²² BM Havre, dossier 82b, f. 97 r°, fiche 125, image 014, autographe de Bernardin de Saint-Pierre dont nous avons un peu modernisé la graphie pour la rendre lisible.

datée par la lettre de Mme de Kéralio²³ du 12 octobre 1773²⁴ que l'on trouve dans les manuscrits du Havre.

(3) : en 1773, la cour est à Fontainebleau depuis la première semaine d'octobre jusqu'au 12 ou 13 novembre puisque le 11 novembre l'abbé de La Ville écrit de Fontainebleau pour demander à D'Alembert des billets, très probablement pour l'assemblée publique du 13, à remettre à Versailles, « pour Mrs de l'Académie française ».

(4) : la mère du marquis de Mora, la comtesse de Fuentès, est morte de la tuberculose le 12 octobre 1773. D'Alembert et Julie de Lespinasse avaient souvent de ses nouvelles par la correspondance assidue entre Julie et son amant le marquis de Mora, lui aussi tuberculeux et reparti à Madrid après un séjour à Paris. D'Alembert présentant ses condoléances pour la mort de la comtesse dans une lettre datée du 12 novembre, il est probable que la nouvelle lui est parvenue peu de jours auparavant.

Cette lettre se situe donc un mardi après le 12 octobre, entre le 19 octobre et le début novembre, avant que la nouvelle de la mort de Mme de Fuentès n'arrive à Paris.

II. c. 2^{ème} lettre : [3 ou 10 novembre 1773], lettre écrite « ce mercredi matin onze h. », dont le manuscrit est conservé à Iéna.

Si Mlle de lespinasse, monsieur, n'avoit craint de vous déplaire, elle n'auroit pas accepté la bouteille que vous avez la bonté de lui envoyer, elle sait que ce vin est très pretieux, , surtout quand il vient de bonne main comme la vôtre, et elle ne se consoleroit pas de vous en avoir privé, si vous veniez a en avoir besoin. Elle vous en fait mille et mille remerciemens, et elle meurt de peur que ce ne soit un sacrifice. Elle a toujours la fièvre, et elle est dans son lit très souffrante et très abattue. Cela ne l'empêche pas de s'occuper de ce qui vous interesse ; et vous pouvez être sur que des que le retour de fontainebleau lui rendra ses amis, elle n'oubliera rien ainsi que moi pour vous procurer le service que vous desirez. Cependant, comme nous serions au desespoir l'un et l'autre de vous donner des esperances qui ne seroient pas réalisées, nous ne pouvons vous promettre que notre zele et nos soins à solliciter ce qui pourra vous etre utile. Nous avons pensé à la Sardaigne parce que nous savons qu'il y avoit beaucoup de mouvement dans les troupes ; mais nous ne renoncons pas aux autres pays, si nous y trouvons plus de facilité. Recevez les assurances de l'estime distinguée et de l'inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Monsieur Votre très humble et très obeissant serviteur D'Alembert

[adr.] A Monsieur/Monsieur le Chevalier de St Pierre à l'hotel de Bourbon rue de la madeleine²⁵

Cette lettre suit manifestement de peu la précédente. La proximité amicale est marquée par deux formes épistolaires propres à la correspondance de D'Alembert et de Mlle de Lespinasse. Le premier marqueur est que, bien que la lettre soit de la main et signée de D'Alembert, l'énonciation est commune. Cette écriture à deux se retrouve dans leurs lettres à Condorcet, à Hume, soit que Mlle de Lespinasse dicte à D'Alembert, « son secrétaire » qui se permet d'intervenir dans la dictée, soit qu'il écrive pour ce « nous ».

Le second marqueur, hélas pour nous, est la façon de dater. La lettre de Julie de Lespinasse à Condorcet dictée à D'Alembert datée « ce 7 août, lundi 1769, neuf heures et demie et 5 minutes du matin et quatre secondes. Temps moyen », explicite l'ironie malicieuse et complice de cette précision chronologique inusuelle :

²³ Marie-Françoise Abeille (c. 1730-après mars 1794), épouse de Louis-Félix Guinement de Kéralio (1731-1793), professeur de tactique à l'Ecole royale militaire de 1769 à 1778, et mère de Louise de Kéralio que Bernardin de Saint-Pierre aurait volontiers épousée vers 1773, si sa fortune le lui avait permis (voir *BSP*, p. 57).

²⁴ BM Havre, dossier 141a, f. 21-22, fiche 250, images 049-052

²⁵ Souriau, p. 121, indique que Saint-Pierre s'installe à l'hôtel de Bourbon, après s'être fâché avec l'abbé de Breteuil, vers le mois de janvier 1772. Sainte-Beuve, dans ses *Portraits littéraires*, dit qu'« il fut adressé par M. de Breteuil à D'Alembert, qui le reçut bien et qui l'introduisit dans la société de mademoiselle de Lespinasse » (rééd. coll. Bouquins, Laffont, 1993, p. 429).

« Voilà, monsieur, ce qui s'appelle une date. Vous ne me chicanerez plus. Mon secrétaire ne sait jamais ce qu'il dit, ni ce qu'il fait — (pure bêtise de dire cela ; cette pensée est du secrétaire) ; ainsi vous ne devez pas être étonné qu'il ait pris le mois de juillet pour le mois d'août ; — (le secrétaire répond qu'apparemment on lui a dicté août et non pas juillet, et qu'il écrit ce qu'on lui dicte). »²⁶

Mais les bons mots ne se répètent pas et la plupart des lettres de Julie de Lespinasse à Condorcet ne sont pas datées... Heureusement, celle du « mardi, 19 octobre 1773 » l'est, et permet de penser que les informations sur la Sardaigne passaient par le marquis de Caraccioli²⁷, ambassadeur de Naples, qui à ce titre avait suivi la cour à Fontainebleau :

« Moi, je regrette mon spectacle, mon plaisir de toutes les soirées, mon cher ambassadeur plus animé et plus aimable que jamais : il est à Fontainebleau pour trois semaines »²⁸

Manifestement, les interventions de Julie de Lespinasse et de D'Alembert restent sans effet sur la situation de Bernardin de Saint-Pierre, ingénieur militaire sans affectation mais non sans projets. Entre fin mai et fin juillet 1774 beaucoup de choses vont changer, à l'échelle de la vie publique comme de la vie privée, puisque si le 10 mai Louis XV meurt de la variole, le 27 mai le marquis de Mora, grand amour de Julie de Lespinasse, meurt de la tuberculose. Il faut très probablement interpréter la déchirante lettre d'adieu de Mlle de Lespinasse à D'Alembert comme ayant été écrite avant une tentative de suicide à l'annonce de la mort de Mora, et devant être datée du 2 juin 1774. N'oublions pas que Julie était rongée de culpabilité à l'idée que son amant mourant essayait de venir la voir une dernière fois à Paris, alors qu'elle avait une aventure amoureuse complexe avec le comte de Guibert (« [mon âme] vous désire, elle vous craint, elle vous aime, elle s'égare, et toujours elle est à vous et à ses regrets » écrivait-elle²⁹ à ce dernier)

Cette lettre destinée à D'Alembert, mais qu'il ne lut certainement pas, donne une mesure de la sensibilité de Mlle de Lespinasse, tourmentée, fière et généreuse, mieux peut-être encore que sa célèbre correspondance amoureuse avec Guibert, la seule qui ait survécu au feu. Mlle de Lespinasse vivra encore pendant deux ans et continuera à s'occuper de ses amis, toute enflammée de désespoir qu'elle soit :

à 6 heures du matin jeudi [2 juin 1774]

Je vous dois tout, je suis si sûre de votre amitié que je vais employer ce qui me reste de force à supporter une vie où je n'espère ni ne crains plus rien. mon malheur est sans ressource comme sans consolation, mais je sens encore que je vous dois de faire effort pour prolonger des jours que j'ai en horreur. Cependant comme je ne puis pas assez compter sur ma volonté, et qu'elle pourrait bien céder à mon désespoir, je prends la précaution de vous écrire pour vous prier de brûler sans les lire tous les papiers qui sont dans un grand portefeuille noir, je n'ai pas la force d'y toucher, je mourrais en revoyant l'écriture de mon ami. j'ai aussi dans ma poche un portefeuille couleur de rose où il y a de ses lettres que je vous prie de brûler, ne les lisez pas ; mais gardez son portrait pour l'amour de moi. Je vous prie aussi de faire exécuter ce que je demande dans mon testament que vous avez entre les mains.

[...] Conservez le souvenir de Mr de Mora comme de l'homme le plus vertueux, le plus sensible et le plus malheureux qui exista jamais. demandés à Mr. de Magallon s'il peut avoir mes lettres, je suis sûre qu'il les avoient avec lui, dans un grand porte feuille. Informés vous ce qu'on en a fait à bordeaux ; et si elles peuvent vous revenir brûlés les sans les lire. encore une fois oubliez moi. conservés vous, la vie doit encore avoir l'intérêt pour vous ; vos vertus doivent vous y attacher— Adieu, le desespoir a séché mon cœur et mon ame, je ne sais plus exprimer aucun sentiment. Ma mort n'est qu'une faible preuve de la manière dont j'ai aimé Mr de Mora ; la sienne ne justifie que trop qu'il répondait à ma tendresse plus que vous ne l'avez jamais pensé. hélas ! quand vous lirez ceci, je serai délivrée du poids qui m'accable adieu mon ami adieu

²⁶ Julie de Lespinasse, *Lettres à Condorcet*, (*Lettres à Condorcet* dans la suite) p. 31, édition présentée et annotée par Jean-Noël Pascal que je remercie chaleureusement pour tout ce qu'il m'a appris sur la correspondance de Mlle de Lespinasse et pour ses nombreux travaux érudits.

²⁷ Caraccioli pour les français, Caracciolo pour les italiens, Domenico, marquis (1715-1789), ambassadeur du roi de Naples en Angleterre (1763), à Paris (1770), puis vice-roi de Sicile (1780).

²⁸ *Lettres à Condorcet*, p. 74.

²⁹ Asse, p. 56, datée seulement « quatre heures » et par Asse de [1773].

Lespinasse [...] ³⁰

Les lettres envoyées par Mlle de Lespinasse à Guibert —« mon ami, vous m'avez empêchée de mourir... » lui écrit-elle le 30 septembre 1774—, témoignent d'un déchirement intérieur que l'on aurait bien de la peine à lire dans les correspondances de ses amis proches, si ce n'est à travers une recrudescence de sa maladie. Elle ne sort plus de chez elle et ne peut donc assister directement au succès des premières lectures d'éloges par D'Alembert à l'Académie française³¹, qu'elle relate néanmoins, comme elle continue à s'occuper activement de ses amis. L'amitié, dans le cas de Bernardin de Saint-Pierre, passait probablement par la sensibilité à la vertu manifestée par Bernardin dans la lutte contre des adversaires « mieux nés » ou plus courtisans.

III. Liberté : correspondance sous le ministère Turgot

A partir du 20 juillet, lorsque Turgot devient ministre de la Marine et plus encore à partir du 26 août lorsque Louis XVI nomme Turgot ministre d'état et contrôleur général, Mlle de Lespinasse et D'Alembert sollicitent Condorcet qui appuie leurs demandes auprès de Turgot, en particulier pour Saint-Pierre. La correspondance intense échangée cet été là n'est pas datée³², mais divers éléments croisés qu'il serait trop long de détailler ici nous permettent de restituer l'ordre ci-dessous.

III. a. Condorcet commence par écrire à Turgot, dès sa nomination :

Lundi, [25 juillet 1774]

Vous vous souvenez du livre du chevalier de Saint-Pierre, et quoique vous n'avez point partagé notre enthousiasme, vous devez convenir que c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit et d'un homme honnête. Il a même des vertus, de la noblesse, du désintéressement, de la reconnaissance; il souffre le malheur et la pauvreté avec courage³³. Il dépend de votre département, et vous pouvez le servir et l'employer. Vous avez un si grand besoin de gens honnêtes pour opposer à toute la canaille des Colonies, des ports et des bureaux, que je me crois obligé de vous annoncer tout ce que je connais d'honnêtes gens. [...] ³⁴

Le ton est donné d'emblée : il s'agit de recommander sur des mérites réels et utiles à tous. L'attestation est collective, émanant implicitement du cercle de Mlle de Lespinasse (« notre enthousiasme »). La pauvreté de Saint-Pierre est présentée comme une vertu, à rapprocher de son désintéressement. On retrouve la vertu prônée par D'Alembert pour l'homme de lettres dans l'*Essai*, vertu qui lui permet de supporter « avec courage » comme le dit Condorcet, les effets de son indépendance, de sa liberté par rapports aux différentes asservissements. En d'autres termes, Condorcet traduit cette vertu en « honnêteté » qui le différencie des

³⁰ cette lettre est passée en vente, je ne sais si c'est parce qu'elle a échappé à la destruction épistolaire que D'Alembert a scrupuleusement appliquée, ou si parce qu'elle avait été envoyée à Guibert. On notera que Mlle de Lespinasse signe « Lespinasse ».

³¹ D'Alembert fait le 4 août sa première lecture d'un éloge à l'Académie française, celui de Massillon que nous citons en exergue, puis à l'Assemblée publique de la Saint-Louis, le 25 août, il donne lecture des éloges de Despréaux (Boileau) et de Fénelon.

³² La *Corr. Condorcet-Turgot* est publiée par Charles Henry en 1883 d'après la copie manuscrite faite par Eliza O'Connor, et non d'après les autographes, récemment passés en vente, mais que nous n'avons pu voir. Les lettres de l'été 1774 dont nous reproduisons des extraits sont imprimées entre les pages 181 et 194 de la réédition Slatkine, mais nous avons dû revoir les datations. Je remercie Pierre Crépel et Nicolas Rieucan de m'avoir aidée dans cette complexe remise en ordre. Ce sont donc nos dates restituées qui apparaissent ici.

³³ P. Brissette, dans *La Malédiction littéraire : du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 2005, a pointé cette attitude commune à Rousseau et Mlle de Lespinasse : ériger le malheur en symbole du mérite, et le XVIIIe siècle comme un tournant dans la légitimité de l'écrivain malheureux.

³⁴ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 134, p. 183.

« canailles », gouvernées par l'intérêt individuel et non par l'intérêt du bien public. Cette introduction permet à Saint-Pierre d'écrire au ministre *via* Condorcet :

Dimanche, [31 juillet 1774]

[...] Je vous envoie aussi une lettre du chevalier de Saint-Pierre, à qui Mademoiselle de l'Espinasse avait écrit d'aller vous trouver. Il y a un peu de Jean-Jacques dans son affaire, mais vous ne haïssez pas Jean-Jacques.[...] ³⁵

La jolie formulation de Condorcet « un peu de Jean-Jacques dans cette affaire, mais vous ne haïssez pas Jean-Jacques » est-elle un habile rattrapage ou mieux, une fine anticipation de quelque maladresse du chevalier ? Ici se place sans doute la seule lettre de Bernardin à Mlle de Lespinasse que nous connaissions, sans aucune indication de date. Condorcet a d'ailleurs peut-être même envoyé (« forwardé... ») l'original ci-dessous, ce qui expliquerait qu'elle nous soit parvenue ³⁶ :

Mademoiselle,

Pour ne pas sembler repousser la fortune et encore moins les marques de votre attention et de votre bon cœur, permettez-moi de vous demander à quel titre, pourquoi et comment je dois aller chez M. Turgot, dont je ne suis pas connu. [...] j'irois lui dire [...] vous avez le courage de la vertu [...]. Mais on voit bien, Mademoiselle, que vous ne voyez les ministres que chez vous. On ne les aborde qu'un papier à la main quand on les aborde, et que mettre dans ce papier ? Je ne suis point officier de marine, et je ne veux point vivre aux colonies : je l'ai dit plusieurs fois.[...]. Il est vrai que la réputation de M. Turgot le mettra à même de servir de son crédit ceux qu'il ne pourra obliger par sa place. Il va devenir tout-puissant. [...]. J'ai cru donc, Mademoiselle, que si j'allois chez M. Turgot, ce devoit être avec un mémoire et quelque projet utile, et je n'en ai point imaginé qui le fût davantage à la marine qu'un voyage par terre aux Indes pour connoître le golfe Persique, la mer Rouge, les bords du Gange et d'autres lieux mal connus et même tout à fait abandonnés.

Le projet est explicitement destiné au Ministre de la Marine, et la suite de la lettre justifie l'appel à l'indulgence de Condorcet pour le caractère « à la Jean-Jacques » de Bernardin :

Quant à demander des consulats, des pensions ou quelque autre place en France, c'est le fruit de la faveur, et je n'ai point de titre pour la demander. Comment pourrais-je la solliciter, moi qui vis sans brigue, loin des protecteurs et des protégés ? Combien ces illusions m'ont fait perdre de temps et de pas ! Combien je me suis troublé de l'inquiétude et de la mauvaise foi d'autrui ! J'ai nagé trop longtemps vers ces faux rivages où l'on se noie dix fois avant de mourir. [...] Je vis content, heureux, et je ne le serai davantage qu'en le partageant avec l'amitié.

Turgot est alors dans l'obligation de quitter Paris pour suivre la cour à Compiègne, et Condorcet s'investit pleinement dans les projets de réforme ³⁷ :

ce lundi [1^{er} août 1774]

Il faut que je pense à nos Colonies, à leurs malheureux habitants, opprimés par des gens déshonorés en Europe, et qu'on envoie chercher la fortune aux Indes; à ces nègres que Louis XIII a abandonnés à la barbarie de leurs maîtres, dans la sainte espérance qu'on pourrait les rendre chrétiens à force de coups de fouet. Je vois d'avance le bien que vous ferez à ces infortunés.

Entre diverses entreprises académiques, l'édition d'ouvrages d'Euler, la mise au point de la machine à dessaler l'eau de mer de Lavoisier, les instruments astronomiques à tester en mer, Condorcet n'oublie pas d'insister ³⁸ :

ce dimanche [7 août 1774]

[...]Le chevalier de Saint-Pierre vous demande une réponse ; il est prêt à partir si vous adoptez son projet. [...]

Mais très probablement le même jour, Condorcet complète cette première lettre portant sur de nombreux sujets par de nouvelles informations et commence par un détail plus grand sur le voyage projeté par Saint-Pierre ³⁹ :

³⁵ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 136, p. 185.

³⁶ *(Œuvres de Condorcet, t. I, Paris, 1849, p. 275, reproduit par Asse, 1877, p. 322-323 avec la datation [août 1774] que nous pourrions même préciser en [c. 29 juillet 1774].*

³⁷ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 135, p. 183-185.

³⁸ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 138, p. 187-188.

ce dimanche [7 août 1774 suite]

Celle-ci est, Monsieur, pour le ministre de la Marine.

Je crois qu'il résulterait un grand avantage du voyage de M. de Saint-Pierre.

1° Il vous rapporterait des plantes très-utiles.

2° Il pourrait deviner le secret de plusieurs préparations et l'origine de plusieurs substances qui sont des objets de commerce ou qui servent aux arts.

3° Il nous éclairerait sur l'histoire naturelle et politique de l'intérieur de l'Asie, et il pourrait en résulter de nouvelles vues pour le commerce.

4° Il examinerait si, actuellement que le commerce de la mer Noire est libre, il nous sera aussi utile qu'on le croit. M. de Bori prétend qu'il y aurait de l'avantage à faire venir par là nos bois de construction. Cela seul mériterait un voyage jusque-là. Le chevalier de Saint-Pierre se contenterait d'une récompense modique. Je lui disais l'autre jour que je voudrais que vous établissiez à Hyères un jardin botanique, dans lequel on cultiverait les plantes des pays chauds, afin de tâcher de naturaliser celles qui seraient le plus utiles. Il ne voudrait, m'a-t-il dit, d'autre récompense de son voyage que l'intendance de ce jardin. [...]

Tant d'insistance méritait réponse, hélas d'un ministre accablé (« il faut qu'un ministre dorme »), qui finit par ajourner⁴⁰ :

A Compiègne, le 17 août 1774

[...] Je ne crois pas trop possible ce que me propose M. de Saint-Pierre, mais je chercherai sûrement à l'employer.

Ce refus a donc dû croiser la relance de Condorcet⁴¹ :

ce jeudi [18 août 1774]

Le chevalier de Saint-Pierre attend une réponse. Si, comme on le dit, la paix des Turcs laisse libre la mer Noire, il s'y formera de nouvelles branches de commerce, et le voyage du chevalier de Saint-Pierre dans ces contrées sera fort utile. M. de Bori m'a dit autrefois qu'il y aurait de l'avantage à tirer des bois de construction par la mer Noire.

Et nous comprenons mieux alors la quatrième lettre de D'Alembert à Saint-Pierre, de « D'Alembert-et-Mlle-de-Lespinasse », devrait-on plutôt dire comme pour toutes ces lettres écrites à deux. Il ne s'agit cependant pas d'une forme systématique d'écriture, et Mlle de Lespinasse écrivait parfois en son nom propre à Bernardin de Saint-Pierre. Nous insérons ici cette lettre connue seulement par un catalogue de vente mais qui pourrait peut-être se dater plus précisément et un peu plus tardivement par le dossier complexe des rapports de Bernardin avec un des ses frères, dit « Dutailly », qui se recommande encore de D'Alembert en 1779⁴² :

ce jeudi au soir

J'ai lu, j'ai relu votre lettre, monsieur, elle m'a pénétré de sensibilité et du plus vif regret de n'avoir aucun moyen pour soulager le malheur de ce qui vous est cher. M. de Vaines qui est plein d'âme et d'honnêteté s'est affligé de ce que dans le département de M. Turgot il n'y avait point d'emploi qui pu convenir à vous, ni à M. votre frère. D'ailleurs il me dit que lorsqu'on veut obtenir quelque chose, il faut dire positivement ce que l'on désire, et articuler les motifs qu'on a d'espérer la préférence. Votre lettre est trop vague, je ne sais pas ce que demande M. votre frère. Si vous vouliez faire un petit mémoire, bien court et bien clair, de la grâce ou de la justice que vous demandez, je tâcherois de le faire parvenir à M. de Sartine par quelqu'un qui le préférerait vivement ; de plus, il faut que lorsque ce mémoire sera donné, M. votre frère aille à l'audience de M. de Sartine, car l'on oblige rarement les présents, mais à coup sûr l'on ne s'occupe pas dans le ministère des absents. Soyés sûr, monsieur, si vous pûvès me mettre à portée de faire une nouvelle tentative, mon zèle et mon intérêt ne se rebateroit jamais, mais je suis désolée qu'ils soient aussi inutiles à votre bonheur.⁴³

³⁹ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 133, p. 181-182.

⁴⁰ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 142, p. 192.

⁴¹ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 139, p. 188-189. Condorcet devait lui même être souvent relancé par Mlle de Lespinasse, comme on le voit dans la lettre qu'elle lui écrit « ce jeudi », ou elle termine une suite de demandes à son « bon Condorcet » par : « ... si vous pouviez aussi parler de ce malheureux chevalier de Saint-Pierre, je le recommande à votre bienfaisance. » (*Lettres à Condorcet*, ed. J.-N. Pascal, p. 85, datée d'août 1774)).

⁴² BM du Havre, fiche 166, image 08, lettre du frère de Bernardin qui signe « Dutailly cap.^{ne} ingénieur des Etats unis de l'amérique. Prisonnier d'état sur la frégate la concorde ». Pour une description de l'affaire « Dutailly », voir Souriau, p. 185-198, et *BSP*, p. 61-63.

⁴³ *Catalogue of the Collection of Autograph Letters and Historical Documents formed between 1865 and 1882 by Alfred Morrisson*, sous la dir. de A.W. Thibaudeau, printed for private circulation, 1888, p. 155, « from the

III. b. 3^{ème} lettre : [29 août 1774], lettre autographe de D'Alembert écrite « ce lundi au soir 29 », connue par un catalogue de vente⁴⁴ :

« Mlle de Lespinasse est bien touchée des marques de confiance de Monsieur le chevalier de St Pierre. Elle y répond par le plus grand désir de l'obliger. Elle a remis sa lettre à M. de Condorcet qui voit à tous les momens M. Turgot, et qui fera de cette lettre tout l'usage que M. le Chevalier de St. Pierre peut désirer. Nous sommes surs du désir que Mr Turgot a bien réellement de lui être utile. Dans ces premiers moments il est accablé. Mlle de Lespinasse prie M. le Chevalier de Saint-Pierre de ne pas se donner la peine de venir la chercher demain Mardi, parce qu'elle ne sera pas chez elle. M. D'Alembert lui fait mille très humbles complimens.

Malgré la réponse écrite peu encourageante de Turgot, D'Alembert, Mlle de Lespinasse et Condorcet n'ont pas renoncé à aider Saint-Pierre à trouver une place. Malheureusement, le peu de lettres conservées ne nous permet pas d'identifier les nouveaux projets de Saint-Pierre, ni ce qu'il demandait pour son frère. Si cette lettre est bien contemporaine de l'arrivée de Turgot au Contrôle général des finances, la suivante doit la suivre de peu.

4^{ème} lettre : [peut-être 5 septembre 1774, sachant que cette lettre reste difficile à dater pour l'instant], lettre écrite « ce lundi matin », connue, mais de façon bien plus lacunaire que la précédente, par un catalogue de vente et décrite à nouveau comme un autographe de D'Alembert à Saint-Pierre rédigé à la troisième personne au nom de Mlle de Lespinasse :

« M. Turgot a la lettre qu'il lui a écrite. Il a grande envie de l'obliger ; mais il est tellement accablé, que d'ici au départ pour Compiègne il ne peut pas lui donner une heure. etc »

Un autre catalogue de vente décrit une lettre autographe de D'Alembert, datée aussi d'un lundi matin et longue également de deux pages : « démarches en faveur de son correspondant, il y est question de Montigny, Turgot, Amelot, Mme d'Epinay, etc ... », contenu qui ne s'apparente à aucune des autres lettres dont nous avons le texte et qui pourrait donc être celle-là.

Saint-Pierre percevait depuis 1773⁴⁵ une gratification de 1000 livres et le 8 février 1775, Turgot lui en confirmait le versement pour l'année. Ce n'est qu'en 1789 qu'il en obtiendra la transformation en pensions pour lui et sa sœur, motivées par « ses anciens services d'ingénieur de la marine »⁴⁶.

Il est en tous cas certain que l'amitié protectrice de D'Alembert et de Mlle de Lespinasse ne s'est pas arrêtée là comme en témoigne cette autre lettre rescapée, que nous avons déjà mentionnée puisqu'elle est la seule des trois lettres imprimées par le *Cabinet historique* en 1858 qui soit réellement adressée par D'Alembert à Saint-Pierre⁴⁷ :

Chambry collection » donne la date (August 1774), une note de Thibaut la présentant comme une réponse à la lettre de Saint-Pierre donnée plus haut, non datée également. La correspondance se révélant plus dense qu'il ne semblait dans un premier temps, ce doit être une réponse à une autre lettre de Saint-Pierre, d'autant qu'il s'agit maintenant d'un projet pour Sartine qui remplace Turgot au ministère de la Marine.

⁴⁴ étant donné la correspondance échangée fin juillet-début août par Condorcet et Turgot, on aurait pu croire cette lettre datée de fin juillet, au moment où Saint-Pierre fait passer son projet de voyage scientifique aux Indes par Mlle de Lespinasse et Condorcet et les premiers moments d'« accablement » de Turgot auraient été ceux de son arrivée au secrétariat d'état à la Marine. Mais la datation « ce lundi au soir 29 » détruit cette hypothèse puisqu'il n'y a de lundi 29 qu'en août et que les « premiers moments » sont donc ceux de Turgot en tant que contrôleur général, juste après le 26 août 1774.

⁴⁵ Les démarches de D'Alembert et Condorcet ont dû jouer un rôle dans la continuation de cette gratification, voir par exemple les lettres de Mme Challe des 3 septembre 1773 et 1774, cité par M. Cook, *BSP*, p. 54.

⁴⁶ voir M. Cook, *BSP*, n. 9, 10, 14 et 16 p. 64.

⁴⁷ *Cabinet historique*, Paris, 1859, p. 121. Cette lettre avait été proposée séparément à la vente par Charavay en 1856, avec pour seule description qu'il s'agissait d'une lettre autographe de D'Alembert à Saint-Pierre, de deux pages, avec un cachet, ce qui sous-entend une adresse, et donc peut-être l'adresse « chez M. de Marguerie,

III. c. 5^{ème} lettre : [jeudi] 30 mars 1775

Monsieur, / Il est difficile que M. de Sartine puisse faire ce que vous désirez, s'il ne sait le nom du consul et du consulat, et difficile qu'il le sache, sans que ses bureaux le sachent aussi. Je crois donc que vous ne devez pas balancer à lui écrire directement ; c'est l'avis de Mlle de Lespinasse, et celui de M. le chevalier de Magallon. Il a déjà répondu à ce dernier et à Mme d'Epinay qu'il *va voir ce qu'il lui est possible de faire pour vous, en conséquence de la demande que vous faites, et qu'il souhaite que les circonstances secondent l'empressement qu'il a de leur donner des preuves de ses sentiments*. Je garde les deux lettres que je vous remettrai à votre retour. Mlle de Lespinasse aura l'honneur d'écrire à Mlle votre sœur pour lui faire ses remerciements. Elle recevra l'étui avec reconnaissance ; mais elle vous recevra avec bien plus de plaisir. Je partage ces sentiments dont elle me charge de vous assurer, et je vous prie d'être bien persuadé du sincère et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, /Monsieur/votre très humble et très obéissant serviteur

à Paris ce 30 mars 1775 /D'Alembert

[chez M. de Marguerie, chevalier de Saint-Louis, en sa terre des Loges, près Livarot, par Lizieux]⁴⁸

Sartine avait remplacé Turgot au secrétariat d'état à la Marine. On voit par le début de la lettre que Saint-Pierre désire garder la même réserve impossible vis-à-vis du pouvoir qu'au temps de Turgot : solliciter un poste ou une mission sans faire de demande directe. Nous voyons intervenir de nouveaux intermédiaires, Mme d'Epinay (mentionnée dans une lettre différente passée en vente) et le chevalier de Magallon. La première est bien connue et l'on ne s'étonnera pas qu'elle s'intéresse à Saint-Pierre, le second l'est beaucoup moins. Magallon est chargé d'affaire espagnol, secrétaire du comte de Fuentes, lequel est ambassadeur d'Espagne en France de 1774 à 1776 et... père du marquis de Mora. Après la mort tragique de Mora le 27 mai 1774, Magallon était resté fidèle au salon de Mlle de Lespinasse et pouvait faire profiter ses amis de sa position à la cour. Nous retrouvons Magallon et Madame d'Epinay deux semaines plus tard :

6^{ème} lettre du mercredi 12 avril 1775 connue par un manuscrit autographe aujourd'hui conservé à Moscou :

Monsieur/ Mr. le chevalier de Magallon part aujourd'hui ou demain pour l'Angleterre, et je doute fort qu'il puisse parler au ministre ; cependant je lui ai porté votre lettre, et ne le trouvant pas, je la lui ai laissée avec une autre de moi, et je ne doute pas que par lui ou par Mad^e d'Epinay, elle ne parvienne à Mr. de Sartine. Je vous invite à venir le plutôt que vous pourrez en solliciter le succès ; je verrai de mon côté Mad^e d'Epinay.

Mlle. de Lespinasse vous fait mille compliments, et mille remerciements à Mademoiselle votre sœur. Je ne crois pas qu'elle ait trouvé l'occasion d'employer votre Peintre.

J'ai l'honneur d'être avec un respectueux attachement

Monsieur/Votre très humble et très obéissant serviteur

A Paris ce 12 avril 1775/D'Alembert »

Loin d'avoir refroidi les relations, l'échec des interventions que l'on comprend conformes aux désirs de Saint-Pierre, semble constituer un lien entre Bernardin et D'Alembert, et on voit qu'en 1775, l'amitié de Julie de Lespinasse s'étend même à la sœur de Bernardin, Catherine de Saint-Pierre⁴⁹. Au printemps 1775, déprimé (malade des nerfs, disait-on) et toujours sans ressources, Saint-Pierre entreprend un grand voyage à pied en Normandie, console sa sœur à Dieppe, et ne trouve pas davantage de reconnaissance dans sa famille qu'à Paris :

chevalier de Saint-Louis, en sa terre des Loges, près Livarot, par Lizieux », qui ne s'adapte à aucune des autres lettres du lot Charavay publié par le *Cabinet historique*.

⁴⁸ cet adressage est confirmé par la lettre de Catherine de Saint-Pierre à son frère du 3 avril 1775 qui lui écrit exactement à la même adresse (Souriau, p. 172, BM Havre, 142, I. 2, f. 86).

⁴⁹ je remercie Katherine Astbury, Senior Lecturer à l'université de Warwick et membre de la dynamique équipe de Simon Davies et Malcolm Cook, pour les informations qu'elle m'a fournies sur Catherine de Saint-Pierre (voir également l'article de ce recueil) et de m'avoir signalé les mentions de Mlle de Lespinasse dans la correspondance échangée entre Catherine et Bernardin.

« Ils ne voyaient en moi qu'un parent qui revenait des Indes sans y avoir fait sa fortune, qui voyageait à pied faut d'argent, et qui n'avait d'autre ressource que de faire des livres »⁵⁰

Ce qui constitue une fort jolie définition de « pauvre diable », vue autrement que par l'œil voltairien⁵¹. Il revient ensuite à Paris, s'arrêtant chez Marguerie suffisamment longtemps pour que D'Alembert lui y écrive, le 30 mars, « chez M. de Marguerie », « en sa terre des Loges, près Livarot ».

III. d. La proximité est encore marquée par le cadeau d'un « étui » (lettre du 30 mars) de sa sœur à « Mlle Despinasse » participant ainsi du même type d'échange que les cadeaux fait par Catherine aux protecteurs de Saint-Pierre comme les Mesnard. Mlle de Lespinasse lui écrivait régulièrement, les convenances empêchant sans doute que Catherine s'adresse directement à D'Alembert, comme en témoigne sa lettre à Bernardin du 31 décembre 1775⁵² :

[...] si vous le trouviez convenable pour Mlle Despinasse l'assurer de mon respect et vos vrais amis.

Les papiers de Saint-Pierre contiennent d'ailleurs une « liste alphabétique de mes lettres d'amis, patrons bienveillants, passés et présents », non datée, mais que la présence ajoutée de Montbarrey, secrétaire d'état à la guerre de 1777 à 1780, date de cette période. D'Alembert y figure bien sûr en première place et l'on y trouve aussi Breteuil, Hennin, Marguerie, Mesnard, J. J. Rousseau, Turgot et d'autres ministres de la période 1774-1776, Mme Necker et Mr Germany, c'est-à-dire Louis Necker de Germany, la sœur et le frère Dutalli de Saint-Pierre, mais ni Mlle de Lespinasse, ni Mme d'Epinay, ni Condorcet.

Les catalogues de vente mentionnent une lettre de plus de D'Alembert à Saint-Pierre, datée d'un « 25 octobre », qui s'insèrent dans ces lettres amicales que D'Alembert ne jugeait pas nécessaires de dater, écrites à deux mains avec Julie de Lespinasse. Jusqu'à la mort de Mlle de Lespinasse au moins, Saint-Pierre a dû continuer à fréquenter les réunions de la rue Saint-Dominique et Condorcet pouvait encore dire à Turgot au début 1776 :

[...] Mademoiselle de l'Espinasse est toujours souffrante ; elle n'en est que plus ardente pour tirer les malheureux de peine ; elle m'a reparlé du chevalier de Saint-Pierre. Tâchez donc de faire quelque chose pour lui, quand ce ne serait que de lui assurer les cent pistoles qu'on lui donne. Il sait d'ailleurs assez de mathématiques pour conduire des travaux, pour lever des plans, et vous pourriez l'employer. Car vous ne devez avoir aucune confiance aux gens des Ponts et Chaussées : Peyronnet voulait, l'autre jour, faire l'aqueduc de l'Yvette en forme d'escalier.⁵³

Cette même lettre fait d'ailleurs allusion à l'édit sur les corvées qui précède de quelques mois la fin de la présence de Turgot au ministère, le 12 mai 1776. Le 26 mai 1776 Julie de Lespinasse meurt, et le 20 juin 1776, D'Alembert lit l'éloge de Sacy, éloge de l'amitié perdue.

IV. Postérité et bienfaisance

D'Alembert a développé tout au long de sa vie, de l'*Encyclopédie* aux *Eloges*, un discours doublé d'une pratique amicalo-professionnelle que l'on peut interpréter comme une stratégie de « promotion de l'homme de lettres »⁵⁴, via la construction d'une « réputation »⁵⁵. Cette

⁵⁰ Souriau, p. 172, BM Havre, dossier 123, 71.

⁵¹ Voltaire ne voulait voir dans les pauvres diables que des écrivains sans dignité : *Le Pauvre Diable. Ouvrage en vers de feu M. Vadé, mis en lumière par Catherine Vadé, sa cousine*, 1760.

⁵² BM Havre, fiche 264, images 47-48.

⁵³ *Corr. Condorcet-Turgot*, lettre 137, p. 186. Cette lettre, non datée, peut être placée, d'après son contenu, entre janvier et avril 1776.

⁵⁴ Voir Paul Bénichou, *Le sacre de l'écrivain 1750-1830*, José Corti, 1985, Didier Masseur, *l'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII^e siècle*, PUF, 1994 et plus précisément « La promotion de l'homme de

promotion passe par une explicitation de la supériorité du mérite dus aux talents et particulièrement aux talents scientifiques, plutôt qu'au mérite et à la reconnaissance dus à la naissance. Distinction qui ne va pas sans tension, tension que l'on lisait déjà dans l'*Essai sur les gens de lettres* :

« Ce génie philosophique répandu dans tous les livres et dans tous les états, est l'instant de la plus grande lumière d'un peuple ; c'est alors que le corps de la nation commence à avoir de l'esprit, ou plutôt, ce qui revient à peu près au même, commence à s'apercevoir qu'il en manque après deux siècles de peines prises pour lui en donner. C'est alors surtout que les grands commencent à rechercher non-seulement les ouvrages, mais la personne même des écrivains, tant célèbres que médiocres ; ils s'empressent, au moins par vanité, de donner aux talents des marques d'estime, souvent plus intéressées que sincères. Arrachés à leur solitude, les gens de lettres se voient emportés dans un tourbillon nouveau, où ils ont de fréquentes occasions de se trouver fort déplacés. C'est une expérience que j'ai faite, et qui peut être utile, pourvu qu'on ne la fasse pas long-temps » *Essai sur la société des gens de lettres et des grands*, 1^{ère} éd. *Mélanges*, 1753⁵⁶

Que ce soit à l'occasion de l'Eloge de Fénelon ou de Dangeau, D'Alembert n'a cessé de montrer que la naissance n'apporte pas la connaissance, voire même qu'elle la bride :

« L'abbé de Dangeau avait remarqué avec douleur combien la noblesse de son temps était en général dépourvue de connaissances et de lumières. "Il y a en France, disait-il, deux nations bien distinctes qui ne se mêlent point ensemble, comme ces rivières qui coulent longtemps l'une auprès de l'autre sans confondre leurs eaux; la partie moyenne qui est très instruite, et qui contribue même par ses écrits à l'instruction de l'Europe ; et la plupart des hommes distingués par leur naissance, qui sont à cent lieues et à cent ans en arrière de la partie éclairée". C'était pour faire sortir de cet état d'ignorance la partie de la nation la plus distinguée par son rang, qu'il avait fondé un établissement destiné à l'instruire. Il ne voulait pas, comme l'a dit un philosophe, *que la nation française ressemblât à la vipère, où tout est bon, excepté la tête.* » (*Eloge de l'abbé Dangeau*, note 4)

Cette stratégie qui n'a pas manqué, de son vivant comme dans de nombreuses interprétations ultérieures des Lumières, d'être dénigrée comme tactique de « chef de parti » « philosophe et encyclopédiste », va de pair avec une « façon d'être au monde », en particulier dans l'application sans faille de la vraie générosité que promeuvent les philosophes, D'Alembert et Diderot⁵⁷ en tête. Une telle construction de l'« humanité » ne peut s'élaborer sans combat contre le monopole de la générosité que revendique la charité chrétienne. Un exemple connu par la correspondance entre D'Alembert et Voltaire est celui du geste habile du secrétaire de l'Académie française après l'incendie de l'Hôtel-Dieu, en janvier 1773 :

à Paris ce 12 janvier [1773] Encore une lettre, direz vous, mon cher maître! Oui vraiment, & c'est pour vous divertir d'une idée qui m'a passé par la tête. Je me suis avisé, après en avoir conféré avec quelques uns de nos frères de l'académie, de proposer à l'assemblée de samedi dernier onze du mois, d'envoyer à m^r l'archevêque de Paris 1200^{fr} au nom de la compagnie pour les pauvres de l'hôtel-dieu. [...] Les dévots de l'académie auroient bien voulu que cette idée ne fût pas venue à un Philosophe Encyclopédiste & damné comme moi, mais enfin il faudra qu'ils l'avouent, & j'ai fait dire à m^r l'archevêque, en lui envoyant le lendemain dimanche les 1200^{fr}, que c'était moi, qui en avois fait la proposition. Il s'habilloit dans ce moment pour aller à s^t Roch dire la messe de cette belle fête instituée contre les philosophes; & j'avois recommandé à mon commissionnaire, qui est intelligent, d'aller

lettres chez Duclos et D'Alembert : rapports de force et stratégies discursives » dans *Le Pauvre Diable, destins de l'homme de lettres au XVIII^e siècle*, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2006, p. 311-320.

⁵⁵ Olivier Ferret, « De la « considération » à la « réputation » : la mutation de la condition intellectuelle de l'homme de lettres dans les écrits théoriques de D'Alembert. Pour la construction complexe des représentations des philosophes et de leurs « Vies », voir D. Ribard, « Raconter, vivre, penser », Vrin, 2003.

⁵⁶ « Essai sur la société des Gens de Lettres et des Grands », *Mélanges*, 2^{ème} éd., 1759, t. I, p. 330-331.

⁵⁷ voir son *Essai sur le mérite et la vertu. Avec réflexions*, Amsterdam, 1745, traduction de Shaftesbury, réflexions de Diderot, paru anonymement, puisque comme le dit Arthur M. Wilson dans son *Diderot* : « il y avait quelque danger à présenter au public français un ouvrage qui affirmait aussi franchement l'existence d'une morale naturelle, indépendante des sanctions d'une religion ou d'une Eglise données » (trad. française, Laffont, Bouquins, 1985, p. 43).

trouver m^r l'archevêque dans la sacristie de s^t Roch, s'il n'étoit pas chez lui, & de lui donner dans cette sacristie même l'argent des philosophes pour les pauvres, dans le temps où il s'habilloit pour les exorciser.

Mais D'Alembert n'avait pas qu'une générosité politique et ostensible. Le 3 octobre [1774], il pouvait prendre sa plume et son cachet noir pour écrire à l'abbé de Germanes, logé à Saint-Roch, lui demandant d'intervenir auprès du curé afin de protéger une pauvre femme qui vendait du raisin devant le parvis et que le suisse persécutait en la faisant piller par des polissons.

Si pour Diderot, la vertu du cœur s'épanche plutôt vers la famille, la ou les femmes aimées, les amis proches, pour D'Alembert, c'est à travers la position institutionnelle sans cesse légitimée que se réalise le combat pour la reconnaissance d'une bienfaisance autre que chrétienne. D'où des circuits de sociabilité différents. D'Alembert s'est investi dans l'éducation et la professionnalisation de dizaines de jeunes scientifiques. Les plus connus sont Condorcet, Laplace, Monge, mais sa correspondance en révèle bien d'autres, depuis des nominations de professeurs à l'Ecole militaire (Dez, Hollé), en passant par de multiples recommandations à Frédéric II, des placements, Marguerie⁵⁸ et enfin Bernardin de Saint-Pierre dont il ne faut pas oublier les débuts chaotiques d'ingénieur militaire⁵⁹ que résumait encore fort bien la recommandation de Condorcet à Turgot début 1776 : « Il sait d'ailleurs assez de mathématiques pour conduire des travaux, pour lever des plans⁶⁰, et vous pourriez l'employer. »

D'Alembert conjugait générosité privée et promotion sociale en déclinant ses aides sous de multiples formes dont nous ne donnerons qu'un exemple, datant de 1766. Il devait déjà être connu comme protecteur de jeunes scientifiques, puisqu'un prêtre de Saint-Dié lui écrit, cherchant à l'intéresser à un enfant illettré mais mathématicien prodige, issu d'un « de nos cantons des Vosges », protection et aide financière que l'académicien des sciences lui trouvera sans délai.

Il n'est guère étonnant que Julie de Lespinasse, à la filiation tout aussi complexe que celle de D'Alembert (*nec pater, nec res*⁶¹), se soit associée avec enthousiasme, au cas « à la Jean-Jacques » de Saint-Pierre, cas qui aurait pu passer pour désespéré en 1774. Cette sociabilité entre « gens moins bien nés » ne se révèle qu'au fil d'une correspondance dispersée.

L'aspect lacunaire de cette correspondance oblige à renouer les fils d'une trame déchirée, et nous donne finalement une vision nouvelle de la façon dont D'Alembert cherchait à « donner des carrières », dans le sens premier du terme, à savoir ouvrir une voie, un champ ou un espace nouveau, et dans le sens second aussi, en rendant vivable des situations professionnelles fondées sur un mérite scientifique. Elle nous donne à voir également combien cette recherche de réputation et de « moyens de subsister »⁶² était difficile à négocier et difficile à accepter.

⁵⁸ Jean-Jacques de Marguerie (1742-1779) que nous avons croisé à plusieurs reprises dans cet article, a de nombreux points communs avec Saint-Pierre, et un parcours divergent : il fait ses études au collège de Caen où il montre des aptitudes aux mathématiques, qu'il saura beaucoup mieux exploiter que Saint-Pierre. Il est un élève de Fontaine et obtient pension et brevet de garde de la marine en 1768, puis est rapidement nommé enseigne de vaisseau. Il est à l'Île de France jusqu'en juillet 1772, puis rejoint Turgot au ministère de la Marine. Il a écrit des mémoires mathématiques, qui, contrairement à ceux de Saint-Pierre, sont reconnus par la communauté scientifique.

⁵⁹ voir dans ce volume la contribution de Gabriel-Robert Thibault sur la formation de Bernardin de Saint-Pierre.

⁶⁰ pour les « correspondances » entre cet art de lever des plans et la description des paysages dans l'œuvre de Saint-Pierre, voir la contribution de Robin Howells dans ce volume.

⁶¹ *Nec pater, nec res* serait la phrase blessante envers D'Alembert qu'aurait prononcé le père Tolomas lors du discours de rentrée du collège de la Trinité à Lyon, à l'origine de la dispute entre D'Alembert et la Société royale de Lyon en 1755.

⁶² terme employé dans les « Observations touchant les Personnes qui ont demandé des secours sur le fonds du Port-Louis », M. Cook, *BSP*, p. 46.

De cette « générosité » bien entendue et bien construite⁶³, D'Alembert espérait très sûrement retirer le gain de la postérité et ne pouvait qu'être flatté à la lecture des compliments de Frédéric II en 1780: « vos leçons, qui germeront dans les têtes de la postérité, formeront à leur tour des hommes qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs semblables »⁶⁴.

Irène PASSERON
REHSEIS-CNRS-Université Paris7
GDR D'Alembert

⁶³ les formes de cette « générosité », dont l'*Encyclopédie* dit qu'il ne faut pas la confondre avec « la grandeur d'âme, la bienfaisance et l'humanité » (*Enc.*, « Généreux », VII, 574a), demanderaient une étude détaillée, dont J. Pappas a posé une première pierre dans son article « D'Alembert et Mme Corneille, *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1962, p. 39-48.

⁶⁴ *Œuvres de Frédéric le Grand*, éd. J.-D. E. Preuss, Berlin, 1846-1857, XXV, l. 216, [mars 1780], p. 145-146.